

« Paroles sur la dune »

Poème écrit le 5 août 1854 soit 2 ans jour pour jour après son arrivée sur l'île de Jersey suite à son exil.

Poème qui fait partie du cinquième livre « En marche ».

Poème intitulé « Paroles sur la dune » → évoque une réflexion, une méditation dans un lieu paisible et calme (sur l'île)

13 strophes avec alternance d'alexandrins/octosyllabes qui permet de changer le rythme, de créer une rupture

Rimes croisées avec alternance rimes masculines (alexandrins)/ féminines (octosyllabes)

Poème dans lequel Victor Hugo médite sur son exil, sa vie, son travail, son passé. Il évoque ainsi le temps qui passe tout en parlant de la nature.

1/ Évoque le temps qui passe, description de la nature qui l'entoure (v 1-10)

Confrontation entre le temps présent, répétition de "Maintenant" qui se rapproche chaque jour un peu plus de la fin, et le temps passé associé à un bonheur perdu

2/ Évocation des longues heures passées à penser, à songer seul (il est en exil) (v 11-28)

La nature est un cadre propice au songe, seul dans cette vaste nature il n'a personne à qui parler, il se met alors à rêver (échange de regards avec la Lune, les mots ne sont pas nécessaires au dialogue)

3/ S'adresse à la nature (image de Dieu) par une suite de questions sur qui il est (v 29-48)

V. Hugo se pose des questions sur la personne qu'il était auparavant et se demande si cette personne est encore là ou si elle a totalement disparue

4- Renaissance de la nature et apaisement du poète (v 49-52)

L'été arrive, la dune fleurit et avec elle le poète sort de sa période de désespoir et finit par trouver un apaisement dans la contemplation de la nature

Nous nous demanderons comment le poète las et désespéré parvient finalement à un apaisement (suite à une méditation troublée.)

I/ Un poète plongé dans le souvenir

1/ Le poète se retrouve entre songe et réalité

Le poète se replonge dans ses souvenirs lors de sa méditation au bord de la mer : champ lexical du rêve « **rêva** », « **songe** », « **nuées** », « **rêver** », « **brume** ». Il évoque également un échange de regards avec la Lune qui peut être vue ici comme une métaphore du rêve « **Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver / Les yeux sinistres de la Lune** ». En effet, la Lune est associée à la nuit et donc aux rêves. Le poète n'arrive plus à discerner s'il voit

réellement apparaître les yeux de la Lune ou bien s'il les imagine, il est donc en train de se perdre entre la réalité et le rêve. Le poète se trouve absorbé par cette échange de regard et se perd dans les yeux de la Lune, comme lorsqu'à force de regarder fixement quelque chose, de le contempler on finit par ne plus le voir. De plus, les yeux sont qualifiés de « **sinistres** », ils évoquent donc un malheur ou inspirent une crainte, un mauvais présage que l'on pourrait mettre en relation avec le poète qui est en train de sombrer dans l'irréel, le songe, le rêve → mauvais présage = perte de conscience du poète ou alors les yeux sont sinistres car ils annoncent la mort, le poète est alors ébloui par la vision de la mort.

2/ Des souvenirs d'une vie heureuse en opposition avec sa vie présente

Dans le poème, lorsque les souvenirs sont évoqués, ils sont associés à un temps passé heureux et rempli de vie : « **Ai-je encor quelque chose en mes yeux éblouis, / De la clarté de ma jeunesse ?** » « **Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir ?** » Le poète se questionne sur sa vie présente et la met en opposition à sa vie passée. L'opposition entre le passé et le présent est accentuée par des marqueurs temporels : « **Un jour [...] / Le lendemain** », « **maintenant** » qui est répété trois fois en début de vers notamment dans le premier vers → permet d'insister fortement avec une anaphore

De plus, en reprenant la métaphore entre la Lune et les rêves/souvenirs, les souvenirs heureux (associés à la lumière/la brillance) s'opposent au présent triste et douloureux (sombre) : « **Et nous nous regardons tous les deux fixement, / Elle qui brille et moi qui souffre** ». Ce jeu de lumière souligne l'opposition et est ensuite repris dans la suite du poème « **Où sont donc allés mes jours évanouis ?** » / « **Au dedans de moi le soir tombe.** », « **Je vois fuir, vers l'ombre entraînées ;** » / « **Tant de belles heures sonnées** ».

II/ Un poète seul et incompris face à l'immensité de la nature

1/ Dans ce poème l'immensité de la nature apparaît comme omniprésente et presque oppressante

Le poète évoque un moment de réflexion au bord de la mer qui représente l'immensité, l'inconnu (du futur) mais aussi un gouffre sans fin dans lequel il ne faut pas sombrer « **flots profonds** », « **mers sans fin** », « **gouffre** ». La nature apparaît dans ce poème comme sauvage, déserte et infinie. En effet, il évoque la mer, les montagnes et le ciel infini « **au fond de ce ciel** », « **du mont et du vallon** », « **la mer sur le récif** », « **A l'espace, au mystère, au gouffre** », « **O terre, dont la brume efface les sommets,** ». La nature permet d'évoquer les sentiments du poète qui se sent seul « **je suis seul** », vidé (mer, sommets montagneux sont des endroits « vides » à première vue).

2/ Le poète communique avec la nature, œuvre de Dieu

Dieu est à l'origine de la nature, c'est lui qui en est le créateur d'après les croyances du poète. Écouter la nature parler peut donc signifier écouter la parole de Dieu : « **J'entends le vent dans l'air, la mer sur le récif, / J'écoute, et je confronte en mon esprit pensif / Ce qui parle à ce qui murmure ;** », « **Et je pense, écoutant gémir le vent amer, / Et l'onde aux plis infranchissables ;** ».

Le poète s'adresse directement aux éléments en les apostrophant : « **O vents ! ô flots !** », « **O terre** » pour les questionner sur ce qu'il est, son identité, comme on pourrait

questionner Dieu.

3/ Le poète se remet en question et se sent incompris de tous

Dans la deuxième partie du poème les questions deviennent fréquentes : 8 au total → remise en question du poète. Il se demande où est passé l'étincelle qui l'animait autrefois, et ce qu'il est devenu. Il est perdu et pense que personne ne le comprend, ne le connaît vraiment : « **Est-il quelqu'un qui me connaisse ?** ». Ses questions restent sans réponse, comme emportées par le vent.

III/ Un poète fatigué par la vie mais qui finit par s'apaiser

1/ Le poète dit avoir accompli son devoir et par conséquent plus rien ne le retient de partir

Dès le début du poème le poète dit avoir fini son travail : « **mes tâches sont terminées** » et que le temps est venu pour lui de s'en aller « **Maintenant que mon temps décroît comme un flambeau** » « **Maintenant que voici que je touche au tombeau / Par les deuils et par les années** », « **J'attends** ». L'évocation de son heure venue est située au début du poème, c'est le début de son introspection, c'est ce qui lui vient en premier à l'esprit → position importante

L'idée de flambeau renvoie à la lumière qui s'éteint peu à peu en lui. Le poème est dans une ambiance plutôt sombre tout comme l'âme du poète qui s'assombrit peu à peu.

2/ Le poète se sent fatigué, vidé et n'est plus que l'ombre de lui même

Le poète évoque clairement ses sentiments et ses ressentis « **Je suis triste** », « **Je suis seul, je suis las** » traduisant son épuisement et son isolement dus à son exil. Le poète se demande s'il n'est qu'un souffle ou une onde : « **O vents ! ô flots ! Ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas ! / Hélas ! Ne suis-je aussi qu'une onde** » ce parallélisme met en valeur les mots « souffle » et « onde » qui renvoient tous deux à quelque chose d'éphémère, de passager comme le poète sur la Terre. De plus, la répétition de « hélas » et sa position en fin puis en début de vers permet une insistance particulière qui traduit un épuisement, une plainte de n'être bientôt plus qu'un souvenir. De plus, le poète est en exil depuis 1851 et sur l'île de Jersey depuis 1852. Il est sans doute épuisé et las par sa vie monotone, à l'écart de la société, "seul sur son île".

Le poète utilise la métaphore du jour qui s'éteint pour laisser place à la nuit comme la vie s'éteint pour laisser place à la mort « **Au dedans de moi le soir tombe.** »

De plus il se sent disparaître comme la montagne disparaît dans la brume « **O terre, dont la brume efface les sommets, / Suis-je le spectre, et toi la tombe ?** »

Il explique ensuite avoir l'impression qu'il a épuisé toute la vie, l'amour, la joie et l'espoir qu'il avait mais ne veut cependant pas que cela s'arrête : « **encore !** » en fin de vers et de strophe → position forte + ponctuation forte => il se ressaisit et ne veut pas se laisser abattre

3/ Le poète finit par trouver un apaisement dans la renaissance de la nature

Dans les deux dernières strophes le poète finit par se ressaisir, le rythme est rompu avec de nombreux points d'exclamations, puis par s'apaiser.

Son introspection lui a fait éprouver des remords et cela l'a réveillé : « **Comme le souvenir est voisin du remord ! / Comme à pleurer tout nous ramène !** ». La ponctuation marque une rupture avec les strophes précédentes. De plus, le poète dit frôler la mort et cela lui fait comme un choc lorsqu'il sent à quel point elle est froide contrairement à la chaleur de la vie : « **Et que je te sens froide en te touchant, ô mort,** ». Il compare la mort à un verrou noir qu'il met en opposition à la porte humaine représentant la vie. Il a failli entrouvrir la porte en touchant le verrou (la mort) menant de l'autre côté de la porte (vers l'au delà). L'avant dernière strophe est le réveil du poète qui semblait petit à petit vers la mort. La dernière strophe est son apaisement, il sort enfin de sa solitude. En effet, l'île de Jersey est un peu morte l'hiver mais l'été elle est beaucoup plus vivante → poème écrit en août : « **L'été rit** », l'île renaît tout comme le poète et la nature environnante : « **L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer / Fleurir le chardon bleu des sables.** ». Le bleu du chardon est en contraste avec l'ensemble du poème qui décrivait une nature sombre. La couleur ressurgit. De plus le chardon bleu des sables pousse sur la dune, endroit hostile pour les végétaux : « **Sur l'herbe rare de la dune,** ». Le chardon est donc un symbole de la vie persistante, du pouvoir créateur qui subsiste dans les circonstances de l'exil. Victor Hugo publie durant son exil plusieurs œuvres majeures comme *Les Misérables* ou *Les Châtiments*.

Conclusion

Le poème reflète l'âme tourmentée du poète qui vit entre ses souvenirs, ses regrets et son exil. Il ne veut cependant pas se laisser emporter par la mélancolie du passé et essaye de s'apaiser, son environnement l'aidant.

Ce poème peut être mis en lien avec le poème XIII du livre IV "Veni, vidi, vixi" : en effet ce poème commence de façon similaire, Victor Hugo dit avoir assez vécu. Il est également épuisé et las dans ce poème. Il finit par demander à Dieu de lui ouvrir les "portes de la nuit". Les deux poèmes ont donc une structure similaire mais une conclusion différente. Il y a donc eu une évolution dans son deuil puisque dans le livre V, « En marche », il ne veut plus mourir, il a fait son deuil et apprend à vivre avec.

Remarques : un excellent travail. Vous avez rappelé en introduction la datation du poème (qui commémore l'arrivée à Jersey) : vous pourriez davantage en tenir compte ensuite et faire le lien entre la situation décrite et la condition de l'exilé.